

POURAN NAJAFI

Héros et héroïnes

En mémoire d'amis tombés



Copyright © 2020 Pouran Najafi

Publié par les Editions Dédicaces.

Tous les droits sont réservés. Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, stockée ou transmise sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, électronique, mécanique, photocopie, enregistrement, numérisation ou autre sans l'autorisation écrite de l'éditeur. Il est illégal de copier ce livre, de l'afficher sur un site Web ou de le distribuer par tout autre moyen sans permission.

ISBN 979-10-359-3148-3
Achevé d'imprimer en France
Dépôt légal : Novembre 2020

Table des matières

<i>Avant-propos</i>	v
1 Le printemps de la liberté !	1
L'accusation	5
Le « tribunal »	11
Dans la cellule de Tahmineh	17
Soussan	19
L'aube rouge sang de la prison	20
Des prisonniers dans le couloir de la mort	22
Une blague qui coûte cher	26
Corruption au sein des pasdarans	30
Entrer en contact avec le monde extérieur	32
Des invitées surprises	35
Sakineh	35
Évasion par une nuit de clair de lune	37
2 En exil	43
Sanctions à la chaufferie	43
La porte du paradis	46
Premier exil	49
La promesse d'un peu d'humanité	54
Parvaneh	59
Les familles	64
A Evine	67
« Le plus malin »	70
3 Le boycott	74
Les fruits de la résistance	82
Dernières tentatives	84
Un rire qui coûte cher	86
Le rôle maléfique des traîtres	90

Faire face aux traîtres	92
4 Dans l'espoir de retrouver l'OMPI	96
Chouranguiz	102
Des amies envolées	108
Texte de la fatwa rédigée par Khomeiny ordonnant le massacre des prisonniers de 1988 – 31 juillet 1988	110
Lettre de Hossein-Ali Montazeri du 31 juillet 1988 protestant contre le massacre de prisonniers de l'OMPI	110
Lettre de Hossein-Ali Montazeri du 15 août 1988	111
A Evine, encore une fois	113
Impatiente de rejoindre les rangs de l'OMPI	115

Avant-propos

Née en 1960 à Racht, une ville du nord de l'Iran, Pouran Najafi, lycéenne au moment de la révolution contre le chah en 1979, décide de s'engager en politique. Au sein de l'Organisation des Moudjahidine du peuple d'Iran (OMPI/MEK), elle trouve des personnes partageant les mêmes idées. Pour sensibiliser l'Iran à la nouvelle menace de l'intégrisme islamiste, elle distribue les publications de l'organisation.

Arrêtée pour ses activités, Pouran est emprisonnée à la sinistre prison d'Evine. Pendant cinq ans, les tortionnaires médiévaux tentent de la briser. Mais ce sont eux qui finissent par se lasser et accepter la défaite face à la détermination et à la quête incessante de liberté de cette jeune combattante indomptable. La fin de sa peine et le retour dans sa famille mettent une nouvelle fois sa détermination à l'épreuve. Au lieu de poursuivre ses études et de rentrer dans les rangs, Pouran décide de consacrer sa vie à libérer l'Iran du joug des mollahs. Elle croit en la voie tracée par l'OMPI et, après avoir retrouvé la liberté, elle cherche à rejoindre de nouveau ses compagnons de lutte.

En 1987, elle fuit l'Iran pour rejoindre ses compatriotes dans le camp d'Achraf en Irak. A l'instar de Maryam Radjavi, son modèle, Pouran jure de continuer de combattre le régime misogyne des mollahs jusqu'à sa chute inévitable. L'invasion de l'Irak par les forces américaines en 2003 met sa décision une nouvelle fois à rude épreuve. Durant plus d'une décennie, en particulier après 2009, date à laquelle la protection du camp d'Achraf est confiée au gouvernement irakien, sous des restrictions extrêmement dures et un siège inhumain, aggravé par de fréquentes attaques terroristes du régime iranien et de ses représentants en Irak, Pouran fait preuve de persévérance et reste

fidèle à la promesse faite au peuple iranien. Installée au Camp Liberty, elle est victime d'une attaque à la roquette contre le camp.

Le 9 février 2013, quand les agents du régime iranien et leurs alliés du gouvernement irakien attaquent Liberty, Pouran trouve la mort avec sept de ses camarades.



Le printemps de la liberté !

Quand le régime du chah a été renversé en 1979, j'étais élève dans un lycée de Racht, capitale de la province de Guilan, au nord bordant les côtes de la mer Caspienne.

Les Iraniens, surtout la jeunesse, ont salué les premiers mois après le renversement du chah comme le « printemps de la liberté », une époque qui aurait dû répondre aux aspirations les plus chères du peuple d'Iran, longtemps opprimé. Sous le règne du chah, le simple fait de rencontrer ou d'avoir des contacts avec un membre de l'Organisation des Moudjahidine du peuple d'Iran (OMPI/ MEK)¹ aurait fait basculer la vie de tout jeune Iranien.

Mais après la révolution de 1979, l'OMPI avait ouvert des bureaux dans les villes et provinces comme au Guilan, et pour de nombreux jeunes, filles et garçons, une nouvelle ère commençait. Aujourd'hui, un quart de siècle après la révolution, je ne peux m'empêcher de repenser à cette période. L'époque était effervescente, tout signalait le désir ardent de liberté, un désir qui perdurera jusqu'à ce que les Iraniens y parviennent.

Après la révolution, je m'engageais dans la vie sociale et politique du pays

¹ Fondé en 1963 par de jeunes universitaires iraniens comme une réponse à la terreur instaurée par la monarchie du Chah, l'OMPI se voulait une organisation de résistance pour l'instauration d'un régime démocratique et indépendant. Ils ont devenus le principal mouvement d'opposition au régime des mollahs qui revendique une vision musulmane tolérante favorable à une démocratie laïque.

dans les rangs de l'OMPI dans mon lycée. Et déjà à l'époque, il ne se passait pas un jour sans que les agents du nouveau régime et ses matraqueurs nous harcèlent.

Juste après le renversement du chah et la mise en place du régime Khomeiny, le nouveau pouvoir se montrait encore prudent : soit il manquait d'occasions, soit il ne jugeait pas les conditions encore assez mûres pour instaurer un climat d'oppression totale, mais déjà à l'époque, soutenir l'OMPI ou promouvoir ses idées et ses objectifs lui était insupportable. Ce qui était particulièrement inadmissible pour les dirigeants réactionnaires et leurs alliés, c'était de voir des femmes et surtout des lycéennes et les étudiantes distribuer les publications – tracts, journaux et livres – de l'OMPI.

La « double oppression » est un terme généralement utilisé pour désigner la persécution des femmes et les inégalités entre les sexes imposées tout au long de l'histoire. C'est un terme clairement défini en sciences sociales. Mais je n'en ai pas encore trouvé un suffisamment précis pour décrire l'oppression et les politiques que les mollahs ont imposé aux femmes iraniennes soutenant les objectifs et les idéaux de l'OMPI.

Chaque fois que je voulais vendre des journaux, distribuer des communiqués de l'OMPI ou sensibiliser le public aux politiques répressives du régime, j'étais attaquée par une bande du « Hezbollah » (parti de Dieu), des voyous armés de matraques et de bâtons qui s'acharnaient sur moi jusqu'à ce que je perde connaissance. Lorsque je me défendais, ils m'arrachaient de force mon foulard. Ils me lançaient des insultes grossières et sexistes simplement parce que je distribuais des brochures et des journaux en public. C'était le genre d'insultes et de harcèlement qui auraient pu me décourager au point de m'enfermer chez moi ou de tomber dans la dépression si ma passion et mon amour pour la liberté et la justice, valeurs défendues par l'OMPI, ne m'avaient pas donné suffisamment d'énergie pour supporter ces attaques.

Dans mon lycée, un des rares établissements mixtes, seuls les partisans de l'OMPI organisaient des prières communes. Dès que je me tenais un peu en arrière, des agents du régime essayaient de perturber ma prière. Mais malgré nos différences politiques, les autres filles venaient toujours à ma rescousse.

Les sbires du régime ont même attaqué une bibliothèque que nous avions

installée dans un quartier de la ville. Pour nous empêcher de sauver les livres, d'arrêter le pillage et l'incendie, ils nous ont attaqués et frappés pendant des heures. Voyant que les hooligans et les hommes de main des mollahs échouaient dans leur mission, les forces officielles du régime sont entrées en scène. Notre résistance s'est soldée par un grand nombre de blessés et d'arrestations. Beaucoup se sont réfugiés dans les rues adjacentes. Mais les pasdarans (gardiens de la révolution) les ont poursuivis et frappaient tous ceux et celles qu'ils attrapaient. Voulant m'arrêter à tout prix, quelques pasdarans, armés de pistolets, m'ont poursuivie dans les rues autour de la bibliothèque en tirant des coups de feu. J'ai été sauvée par un habitant du quartier qui a ouvert la porte de sa maison et m'a tirée à l'intérieur. Le calme revenu, les propriétaires m'ont reconduit chez moi.

Ce même jour, mon amie Zahra Ayyaz, blessée à la tête par un coup de matraque, s'était réfugiée chez un habitant du quartier pour y changer son foulard taché de sang, craignant que son frère, un pasdaran, ne l'insulte et la batte.

À l'occasion du deuxième anniversaire de la révolution, nous avons installé une galerie de photos dans la rue Bissotoun. Un groupe d'agents armés de matraques nous a attaqués. Un jeune homme du nom de Hamid Ashrafi a essayé de nous défendre. Les forces du régime l'ont attaqué violemment en lui donnant un coup de couteau à l'épaule. Un an plus tard, il a été exécuté en prison.

Armés de pierres et de gourdins, les voyous des mollahs ont également perturbé les funérailles de Bahram Farahnak, assassiné par le régime pour avoir soutenu l'OMPI. Ce jour-là, avec des matraques longues d'un mètre, incrustées de clous pour infliger un maximum de blessures, ils se sont surtout attaqué aux femmes et aux filles. Même les personnes âgées n'ont pas été épargnées.

Lors de la cérémonie religieuse de l'Achoura cette année-là, alors qu'un responsable de l'OMPI s'exprimait à la mosquée Samad Behrangi, nous avons de nouveau été témoins de l'assaut des agents du régime et des pasdarans brandissant des matraques et des gourdins. Ils nous ont battues, moi et une dizaine d'autres femmes, avec la crosse de leur arme. Plusieurs mollahs ont

participé directement à l'attaque et nous jetaient des pierres.

Je me demandais pourquoi ce régime, qui avait usurpé le pouvoir en surfant sur la vague de soulèvements nationaux contre la dictature du chah, était si enragé contre l'OMPI ? Pourquoi cette persécution impitoyable ? Pourquoi le simple soutien à l'OMPI leur était-il si insupportable ?

La réponse m'est vite apparue au cours des deux années d'activisme politique auprès de classes et de secteurs sociaux très différentes. Pour l'OMPI, je visitais tous les quartiers de Racht (à l'exception de Baqer-Abadeh, connu comme un lieu de rassemblement des mollahs, des pasdarans et de leurs voyous). J'ai frappé à toutes les portes pour distribuer les journaux, les communiqués et les livres de l'OMPI. Presque tous les habitants critiquaient le régime et la politique menée par les mollahs au lendemain de la révolution de 1979. Seule une poignée ne se prononçaient pas ouvertement contre le régime et sa politique.

Quand nous avons distribué des tracts pour annoncer la venue du dirigeant de la Résistance iranienne, Massoud Radjavi, au grand stade municipal de Racht, les gens, surtout les femmes, en remarquant les pasdarans qui nous surveillaient, ont essayé de les exaspérer en disant : «Même pas la peine de distribuer des tracts pour annoncer la venue de Massoud Radjavi. Nous savons tous quand il parlera et nous allons tous bien sûr y assister». Lors de l'annonce de l'événement aux grands carrefours de la ville, les voitures qui passaient klaxonnaient et faisaient clignoter leurs phares en signe d'encouragement et de soutien.

Le jour du discours de Massoud, plus de 300.000 personnes se sont rassemblées au stade Takhti à Racht. Lorsqu'il a parlé de l'héritage précieux que la province de Guilan avait laissé pendant la Révolution constitutionnelle de 1906 et du leader du mouvement, Mirza Kouchik-Khan, des cris d'enthousiasme de la foule et des youyous des femmes âgées ont salué son discours.

Pendant le discours de Massoud, les voyous du régime n'ont pas osé approcher ni le stade ni la foule. De longues heures après, les gens exprimaient encore leur enthousiasme et leur joie en klaxonnant et en faisant clignoter les phares des voitures. Cette ambiance festive et l'élan de soutien ne faisaient

que porter à son comble la colère et la haine des mollahs envers l'OMPI.

Les crimes contre l'OMPI, contre la population civile et les prisonniers du régime révélaient la peur des mollahs d'être renversés par l'OMPI. Leurs crimes n'étaient qu'une tactique de conservation, rien de plus.

Le 20 juin 1981, moins de 30 mois après la révolution, le guide suprême du régime, Khomeiny, a donné officiellement l'ordre de tirer sur 500.000 manifestants défilant pacifiquement dans les rues de Téhéran pour soutenir l'OMPI, faisant des dizaines de morts et des centaines de blessés. Une nouvelle ère commençait, une ère où les mollahs étouffaient toute vie politique pacifique des différents groupes et forces sociopolitiques. C'était le début de la période noire en Iran, ponctuée par des exécutions de masse et des tortures barbares.

C'était surtout les partisans de l'OMPI qui étaient dans le point de mire. Être arrêté pour avoir soutenu l'OMPI, distribué ses tracts ou possédé ses livres et publications signifiait être soumis aux tortures les plus cruelles et finalement être condamné à mort par des tribunaux d'exception de quelques minutes. Les condamnés étaient ensuite rapidement passés par les armes ou pendus.

Même prononcer le nom de « Moudjahidine » (membre de l'OMPI) était interdit. Les fatwas (décret religieux) de Khomeiny ordonnaient la confiscation des biens de l'OMPI et l'assassinat de ses membres, de ses sympathisants et de leurs familles en qualifiant ces actes de devoir religieux.

Aujourd'hui encore, tout contact avec l'OMPI ou mener des activités en son nom est toujours passible de la peine capitale. En général, elle intervient après que la victime ait été soumise à des tortures féroces dans les geôles du régime. C'est la raison pour laquelle les partisans de l'OMPI comme moi ont poursuivi leurs activités dans la clandestinité.

L'accusation

Aux premières heures d'un jour d'août 1981, mon amie Naemeh et moi marchions dans une petite rue de Racht pour rencontrer une amie. Soudain, quelques voyous du Hezbollah nous ont arrêtées. L'un d'eux a dit : « Vous

devez venir avec nous au bureau des pasdarans. »

- Pour quelle raison ? Qui êtes-vous et pourquoi êtes-vous ici ? ai-je demandé

- Vous verrez dès que serons arrivés au centre de détention et que nous aurons fouillé vos sacs à main.

- Nous n'avons rien dans nos sacs. Mais si c'est tout ce que vous cherchez, alors trouvez une femme pour fouiller nos sacs, ici même dans la rue.

- Impossible de faire ça ici. Vous devez venir avec nous.

Être arrêtée dans la rue parce qu'on veut fouiller son sac à main est une expérience qu'aucune jeune femme en Iran ne veut vivre, car il est évident que le traitement infligé dépassera les harcèlements physiques et psychiques.

Comme notre soutien à l'OMPI n'était un secret pour personne, notre seul espoir était la fuite. Alors, au milieu des discussions et disputes, nous avons saisi le moment opportun pour nous échapper dans une rue adjacente. Pas de chance : là encore, il y avait un groupe d'agents. Pour ne pas éveiller leurs soupçons, j'ai fait semblant de courir après quelqu'un en criant: «Arrêtez-les!»

Mais ma ruse a été vite découverte. Un des agents m'a reconnue et savait que j'étais une militante politique. Il a crié: « Toi-même, tu es une hypocrite! (*Nom péjoratif donné par le régime aux militants de l'OMPI*) » Il a essayé de m'arrêter pour me placer en garde à vue. En mobilisant toutes mes forces, je l'ai frappé à la tête avec mon sac à main.

J'ai alors saisi la main de Naemeh et nous avons couru à toute haleine. Après quelques instants, mon amie, à bout de forces, ne pouvait plus suivre. En me retournant, je les ai vus l'arrêter. Je lui ai crié: «Mords leur la main et fuis!» Mais il était trop tard. Le deuxième groupe l'avait remise à la première équipe d'agents qui nous poursuivait. Bien que j'aie réussi à gagner la rue principale, les quelques voitures qui s'y trouvaient roulaient trop vite pour pouvoir s'arrêter et m'aider à m'échapper.

Mes poursuivants étaient toujours loin. Je me jetai dans une petite rue, mais, hélas, c'était un cul-de-sac. J'étais piégée. Ils étaient costauds. Ils m'ont attrapée par les bras, m'ont soulevée et m'ont emmenée de force. J'ai essayé de me libérer, mais en vain. Ils ne cessaient de me frapper et m'ont trainée dans la rue principale où ils avaient déjà emmené Naemeh.

Une foule de passants s'était attroupée autour de nous. En attendant l'arrivée des voitures des pasdarans nous essayions de reprendre notre souffle, et de leur parler de la cruauté des agents et des tabassages qu'ils nous avaient infligés. Notre état et nos vêtements déchirés en étaient témoin. Nous avions enlevé nos chaussures pour courir plus vite. Quelques femmes dans la foule ont commencé à pleurer et à prier pour nous. Alors que nous criions en signe de protestation, un des gardes m'a donné un coup de poing dans l'œil, m'arrachant la peau. Le sang commença à jaillir, me couvrant la moitié du visage.

Quelques personnes dans la foule autour ont commencé à protester et se sont approchées pour demander qu'on nous libère. La foule grandissante et les tensions qui commençaient à monter auraient pu nous offrir une nouvelle opportunité d'évasion. Mais déjà l'escorte qui devait nous emmener arrivait. Malgré notre résistance, on nous a poussées rapidement dans les véhicules qui nous ont emmené au centre de détention.

En arrivant, nous avons demandé à prendre une douche, nécessaire vu notre état, mais en réalité nous cherchions une possibilité de nous échapper. On nous a répondu que nous n'étions là que pour un très peu de temps. Un gardien est resté avec nous pour nous surveiller. Lorsque j'ai essayé de saisir mon pied contusionné et saignant pour calmer la douleur, il a dégainé son pistolet en m'intimant de rester assise tranquillement sans faire de mouvement brusque.

Notre interrogatoire laissait clairement apparaître qu'il n'avait pas l'ombre d'une preuve contre nous. N'empêche, on nous a jetées dans une pièce qui ressemblait à une étable. Comme on nous avait laissées seules, Naemeh et moi avons adapté notre récit des événements pour éviter toute divergence au cours des interrogatoires suivants.

Peu de temps après, un nouveau gardien est arrivé. Il nous a frappées puis nous a séparées en nous interdisant de nous parler.

Au bout d'un moment et bien qu'il nous ait battues, nous avons commencé à lui parler en mettant la conversation sur l'OMPI. En moins d'une demi-heure, nous l'avions ému jusqu'aux larmes et il a dit : « Vous êtes des êtres si purs, je ne comprends pas pourquoi ils vous traitent comme ça. »